

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59459

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

nisation, die anscheinend akzeptiert war und als nationales beziehungsweise kommunales Erbe gegen die uniformierende Rationalisierung verteidigt worden ist.

Das Themenspektrum ist beeindruckend: es reicht von der Volksschule, die von den Erben der Revolution, die sich auch in Italien auf *possidenti*, *commercianti* und *dotti* stützten, vernachlässigt worden ist, über die Sekundarschule bis hin zur professionellen Ausbildung der Universitäten beziehungsweise Spezialschulen und zu Wissenschaftsakademien, Bibliotheken, Theatern usw. Die Universitäten, die eine Funktionselite ausbilden sollten, sind in den Akten breit traktiert. Neben Turin, Parma, das gegen den Widerstand des *genueser* Akademiebezirks überlebte, und Pisa nahm Rom einen Vorzugsplatz ein, obwohl Hochschuleinrichtungen im toskanischen Siena und im umbrischen Perugia – die beide kein Appellationsgericht hatten – überlebten. Als zweite Stadt des Kaiserreichs erhielt Rom nach Paris mit 42 Professoren eine auszeichnend reiche Ausstattung, »*puisque son influence doit être plus générale et que l'enseignement aura à triompher d'une plus grande résistance ou de doctrines plus contraires à celles de nos écoles*« (28). Tatsächlich hat die Ewige Stadt die internationalen kirchlichen Kollegien – die als *collèges politiques* apostrophiert wurden (91, 93) – verloren; neben der Medizin und den Naturwissenschaften sollten die Rechtsstudien, die allenthalben die napoleonischen Kodifikationen zugrundelegten, Ersatz schaffen. Theologische Fakultäten wurden lediglich in Rom, Pisa und Turin installiert, über Parma schweigen anscheinend die Akten. Die Gutachten über viele professorable Gelehrte, die sich für Lehrstühle anboten, desavouieren die amtlichen Klagen über italienische wissenschaftliche Rückständigkeit, der man durch zahlreiche *agrégés* abhelfen wollte.

Schwieriger als die Besetzung der Universitäten gestaltete sich offenbar die Systematisierung der Lyzeen, kommunalen Kollegien und der kirchlichen Sekundarschulen und Seminarien. Unterhalb der staatlichen Lyzeen mit ihrem kostspieligen – paramilitärischen – Internatsbetrieb, der ebensowenig wie in Frankreich das Vertrauen der Eltern erwerben konnte, bereitete die Entflechtung der staatlichen beziehungsweise staatlich kontrollierten Gelehrtenschule von kirchlichem Einfluß Schwierigkeiten; programmatische *laïcité*, Stiftungsrecht und ein geistlicher Lehrstand (namentlich in der fortschrittlichen Toskana Piaristen, vgl. 209 ff.) traten in Opposition, die nur formal – durch Unterstellungen unter die kaiserliche Universität – zu überbrücken war: auch ein französisch implantierter Episkopat war nicht bereit, seine geistlichen Schulen/Seminarien der kaiserlichen Staatsraison zu opfern, die als Französisierung einheimischer Kultur insbesondere an der florentiner »*Academia della Crusca*« auf Widerstand gestoßen ist.

Verfasser bietet ein intelligentes Referat seiner Pariser Aktenbestände, das vornehmlich die Intentionen französisch-imperialer Bildungspolitik vorführt, aber offenbar Ungleichmäßigkeiten der zentralen Überlieferung nicht durch Konsultation lokaler Archive oder der Literatur auszugleichen versucht; so bleibt der Akademiebezirk Parma/Piacenza unterbelichtet, insgesamt die Optik der französischen Funktionäre ohne eine kritisch-kontrollierende Instanz, so daß reale Leistung und Fortleben der napoleonischen Modernisierung Italiens nicht evaluiert werden können. Der Druck der Arbeit in einer römischen Publikationsreihe – er ist wohl für zahlreiche Druckfehler verantwortlich – macht Hoffnung auf notwendige, komplementäre lokale und regionale Studien über diese in der Restauration vielfach verdrängte Phase italienischer Bildungspolitik.

Harald DICKERHOF, Eichstätt

Francis LEY, *Madame de Krüdener. 1764–1824. Romantisme et Sainte-Alliance*, Paris (Honoré Champion Editeur) 1994, 467 P. (Bibliothèque de Littérature Moderne, 20).

»D'origine germanique lointaine, Mme de Krüdener est française de cœur et de culture et russe par bien des côtés de son exaltation et de son mysticisme«, – écrivait Fr. Ley dans son premier livre consacré à cette personne énigmatique qu'était Barbara-Juliane de Krüdener,

romancière, mystique célèbre, guide spirituelle des souverains européens dont l'empereur Alexandre I, inspiratrice de la Sainte-Alliance (Fr. LEY, *Madame de Krüdener-et son temps*, Paris, 1961, p. 602).

La nouvelle biographie de Mme de Krüdener présente un tableau dynamique d'une vie extraordinaire et en même temps typique pour l'époque des grandes ambitions et des carrières vertigineuses. Si dans sa première biographie de Mme de Krüdener Fr. Ley citait abondamment les matériaux inédits conservés dans ses archives familiales, dans son nouveau livre il donne l'essentiel des documents concernant son héroïne ce qui lui permet de tracer bien nettement les lignes de sa destinée. De nombreux faits de la vie de la baronne sont précisés grâce aux précieux témoignages de sa fille (qui donne, par exemple, le compte-rendu détaillé de la première rencontre de Mme de Krüdener avec Alexandre I à Heilbronn) et à beaucoup d'autres documents de l'époque, lesquels Fr. Ley a su disposer d'une manière savante et gracieuse, alternant des citations avec des commentaires profonds et subtiles qui ont pour but une optique objective de l'histoire. Julie de Krüdener a été trop souvent vue d'un oeil malveillant, et il appartient à Fr. Ley l'important mérite de dissiper les préjugés et de rétablir la vérité. Cette vérité naît de nombreux témoignages de différentes personnes qui attestent l'influence favorable de Mme de Krüdener, sa bonté et sa douceur, la sincérité de sa foi et son incontestable don de la parole.

Elle était une de ces femmes remarquables qui n'hésitèrent pas à figurer sur la scène européenne. Douée d'une immense énergie, Mme de Krüdener rappelle Catherine II (d'origine allemande elle-aussi), l'amie de la tzarine la princesse Dachkoff et les héroïnes de la révolution française. Mais elle incarne surtout cette émancipation romantique de l'individu qui marqua l'époque de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. »Romantisme« – un des mots qui figurent en sous-titre du livre de Fr. Ley, est peut-être le mot-clé de cette vie ardente qui présente un vrai phénomène culturel, et se déroule dans le cadre du mythe romantique. La haute extraction (parmi les ancêtres sont des grands-maîtres de l'ordre teutonique et le maréchal Münich), des passions orageuses (le divorce de-facto avec le mari beaucoup plus âgé incapable de cette subtilité sentimentale que s'attribuait sa femme, un fils illégitime), la tentative de s'affirmer dans la littérature, l'insuffisance de la gloire terrestre et l'aspiration à une sorte de la divinisation sur les voies de la religion, persécutions, la mort en Crimée dans un coin oublié mais pittoresque, à la tête d'une mission humanitaire (un peu comme Byron en Grèce) – ces éléments essentiels du mythe romantique sont nettement perceptibles à travers un tas d'événements qui constituent cette vie agitée.

L'affranchissement des canons religieux propre à Mme de Krüdener est aussi lié en grande partie avec la conscience romantique. Elevée dans la foi luthérienne, c'est-à-dire habituée à la recherche individuelle de Dieu, elle alla encore plus loin dans sa subjective conception du christianisme, dans sa quête solitaire de Dieu. Elle se plaça au-dessus de toutes les confessions, de tous les cultes en détruisant les barrières entre l'individu et le Dieu dans la »sainte-alliance« personnelle. Mme de Krüdener soulagea des souffrants, nourrit des pauvres et voulut libérer ses serfs en Livonie mais son ambition était toujours en éveil. Elle se voit capable de répéter les miracles de Christ en prétendant d'avoir nourri près de neuf cents personnes avec dix-huit pains (p. 368), s'applique les paroles de Christ (»Jerusalem! Jerusalem! qui tues les prophètes! ...« (364) et déclare: »la Sainte-Alliance est l'ouvrage immédiat de Dieu. C'est Lui qui m'a élue son instrument« (p. 378). Fr. Ley remarque avec justesse que le tzar Alexandre qui avait éprouvé une grande influence spirituelle de Mme de Krüdener, »saisissait mal l'égoïsme de la mission krüdénérienne, il ne pensait pas qu'elle possédait toute la vérité« (p. 308). Et Mme de Krüdener était sûre, à ce qu'il paraît, de l'avoir possédée. Elle était certaine de son droit à la domination spirituelle: »J'ai visité le Ciel, et la terre s'est enfuie sous mes pas« (p. 236).

N'est-elle pas un des exemples de l'échec de l'individualisme romantique, de la tentative de s'installer dans les régions célestes s'assumant le rôle de Dieu? Elle illustre cette prétention

romantique d'occuper la place du suprême Créateur. Pour elle la création littéraire et la création religieuse c'est ce qui permet de s'élever au-dessus de la médiocrité, d'écartier les bornes de l'existence. L'accent qu'elle mettait toujours sur son rôle personnel, décèle sa position individualiste. »... au lieu de l'humilité elle se vantait de paraître inspirée« – remarqua l'écrivain et le futur ministre de l'instruction publique, l'amiral russe A. S. Chichkov qui l'avait visité en 1814 à Carlsruhe (ZAPISKI, mnenia i perepiska admirala A. S. Chichkova [Mémoires, opinions et correspondance de l'amiral A. S. Chichkov], Berlin 1870, t. I, p. 281).

L'orgueilleux projet de Mme de Krüdener de créer la nouvelle église aboutit surtout au renforcement et à la propagation des sectes religieuses non seulement en Allemagne mais aussi dans l'empire russe. Sa mémoire a été conservée au milieu des baptistes au sud de la Russie. En 1992 aux éditions »Protestant« (à Moscou) a paru le livre qui porte comme titre: Julie Krüdner. La voie du salut (Iuliia KRUDNER. Pout' spasseniia). L'action de ce roman commence à se dérouler en ... 1847, c'est-à-dire 23 ans après la mort de l'»auteur«! Cet ouvrage relate la vie d'un des fondateurs du stundisme, une des sectes évangéliques apparue en Ukraine sous l'influence des colons allemands, le paysan Ivan Onichtchenko, et comme il s'ensuit du texte, a été composé par un des prosélytes de Mme de Krüdener qui a mis son nom sur le titre en mémoire de cette »étoile du mouvement évangélique en Russie« (Iuliia KRUDNER, Pout' spasseniia. Moscou, 1992, p. 104).

Cependant il y a quelques indications de ce que dans les dernières années de sa vie Mme de Krüdener penchait vers l'église traditionnelle ce qui semble très important du point de vue de son évolution spirituelle.

En 1821–1822 lors de son séjour à Pétersbourg elle eut un grand succès auprès de nombreux représentants de la haute société russe, encline à l'assimilation de la culture européenne et des influences religieuses occidentales, mais en même temps assez conservatrice dans sa grande partie. Elle fut accueillie comme »une propagandiste inspirée du christianisme« qui »supportait toutes les offenses avec patience et douceur (krotosti)«, selon le témoignage de l'aristocrate russe E. P. Yankova (Rasskazy babouchki [Les récits de ma grand-mère], Leningrad, 1989, p. 294).

Ici il faut préciser que ces offenses provenaient non seulement de la part des phanatiques orthodoxes comme l'archimandrite Photius (que cite Fr. Ley). Mme de Krüdener était considérée comme une sectaire ayant des vues politiques dangereuses par une partie de la haute société. La secrétaire de l'impératrice Elisabeth N. M. Loguinov (1779–1853) écrivait au comte S. R. Vorontzoff le 8 juin 1821: *Ayant fait mention ci-dessus de m-me de Krüdener, j'ai oublié de dire que cette dame est à Pétersbourg depuis l'hiver dernier avec sa fille et son beau-fils, baron Berkheim. Qui se ressemble s'assemble, c'est ce qu'on peut dire de cette société, et ils logent chez une princesse Galitzine, née Wsévolojksy, Madeleine repentante comme la Krüdener. Cette dernière s'est tenue tranquille en Livonie depuis deux ans, moyennant un surveillant de la police que le marquis Paulucci a fait loger chez elle au grand scandale de toute la clique dévote. En arrivant ici pour traiter son gendre, de trop d'enthousiasme devenu fol, ou peut-être en donnant cela pour pieux prétexte, elle s'est tenue tranquille pendant quelques temps. Puis petit à petit les visites se sont succédées, et maintenant il y a foule toujours au point qu'on se demande si l'on y va, et l'on s'étonne si l'on est assez abandonné du Ciel pour ne pas vouloir y mettre le pied. L'on dit hautement que le ministre des cultes y est des plus assidus; mais c'est surtout la classe des dames dévotes qui assiègent sa maison ... Jusqu'ici on a toléré, même encouragé (puisque des autorités s'y rendaient) ces réunions, et il y en a d'autres que celles de m-me Krüdener; ce qui, joint au mille desagrémens qui s'en suivirent, mit fin aux jours du vertueux métropolitain Michel. Je ne sais ce qui en sera pour l'avenir, puisqu'on assure que l'Empereur est complètement revenu de son opinion sur les sectes dévotes, surtout après l'audience qu'il a accordé sur la demande réitérée de l'empereur François, à Laybach, à une députation des jésuites, qui lui ont prouvé que s'ils avaient tort de s'attacher à faire des*

prosélytes, au moins ils n'avaient pas celui de miner les monarchies, puisque le premier devoir de leur ordre et leur principe fondamental étaient de s'attacher aux souverains et de les soutenir de tous leurs moyens. A cette occasion ils ont fait voir les dangers qui menacent les gouvernements de la part de ces sectes clandestines qui se propagent avec une fureur sans exemple ... Le marquis Paulucci est ici et m'a dit qu'il a entre ses mains des documents qu'il est obligé de produire et troubler même ici le repos de m-me Krudener, qui a quitté Livonie en déclarant dans un ou plusieurs sermons qu'elle ne veut pas habiter un pays où régnait Satan. Tout Satan qu'il est, il a le mérite de ne pas craindre la haute protection dont elle jouit ... (Arkhir kniazia Vorontzova [Les archives du prince Vorontzoff]. Moscou, 1882, t. XXIII, p. 434–437. L'original est en français).

Mais revenons à la position dans ces années de Mme de Krüdener par rapport à la tradition. Fr. Ley cite les témoignages des contemporains de la baronne qui attestent son penchant pour le catholicisme vers la fin de sa vie. Ainsi, en 1824 elle affirmait: *Je regarde l'Eglise catholique comme l'arche qui a conservé la foi pure* ... (p. 415). En même temps l'auteur a omis dans les lettres du baron de Berckheim et d'Hélène Maurer les fragments, cités dans son livre de 1961, qui témoignent du désir de Mme de Krüdener d'être enterrée dans l'église grecque que devait bâtir la princesse Anna Golitzine sur la côte méridionale de la Crimée, à Koréïz. D'après les lettres du prince A. N. Golitzine à Mme de Krüdener en 1820–1823, on peut voir que la baronne vénérât les icônes, assistait à des liturgies orthodoxes, reçut du prince en don la croix faite dans le monastère grec d'Athos et voulait même bâtir une église grecque dans son domaine à Kosse – ce que ne lui fut pas permis puisqu'officiellement elle appartenait à l'église protestante (Kniaz' A. N. Golitzine v iego pis'makh [Le prince A. N. Golitzine d'après ses lettres] / Rousskiï arkhiv, 1905, n°3, p. 378, 380, 388, 397, 398). Le 16 mars 1822 elle écrivait au prince Golitzine: *L'Eglise n'a-t-elle pas toujours été dépositaire de toutes les vérités ...? Où furent donc formés et les Basile et les Ambroise et les Chrysostome ... ces grands athlètes de l'Orient? ... les monastères furent sans cesse les dépositaires de tous les trésors, les archives du savoir, les conservateurs des lumières* (Nikolaï MIKHAILOVITCH, L'Empereur Alexandre I. Pétersbourg, 1912, t. 2, p. 245–246). En 1821–1822, étant à Pétersbourg, Mme de Krüdener consola le poète Ivan Kozlov, devenu paralytique et aveugle, dont la poésie est animée par un vif sentiment religieux (voir: Dekabriste N. I. Tourguénev. Pis'ma k bratou S. I. Tourguénévou [Le décembriste N. I. Tourguénev. Lettres à son frère S. I. Tourguénev]. Moscou-Leningrad, 1936, p. 342; Arkhir bratiev Tourguénévykh [Les archives des frères Tourguénev], Pétrograd, t. 5, 1921, p. 313). L'amie et la compagne de Mme de Krüdener et de sa fille Juliette, la princesse Anna Golitzine après la mort de la baronne bâtit une église grecque dans son domaine à Koréïz (qu'elle légua ensuite à Juliette) et convertit dans la foi orthodoxe quelques allemands venus en Crimée avec la mission krüdenérienne (voir: Barténev Y. N. Jizn' v Krymou [La vie en Crimée] / Rousskiï arkhiv. 1892, t. 2., n 5, p. 68). Il n'est pas sans intérêt que plus tard Juliette probablement prit part dans l'organisation de la congrégation orthodoxe des sœurs de la charité: un de ses cahiers conservés aux archives de Moscou contient le règlement de cette congrégation (RGALI, fonds 46, inventaire 2, n° 259).

»Le lecteur qui désire s'enquérir de la personnalité de Mme de Krüdener a droit aux informations les plus exactes possibles«, – écrit Fr. Ley dans son avertissement. Cependant les références concernant telle ou telle citation parfois manquent ou sont assez obscures. A la fin du livre est donné une liste détaillée des travaux consacrés à Mme de Krüdener, à son entourage, à l'histoire de l'époque – c'est là qu'il est supposé qu'on doit trouver les sources des citations laissées sans références. Mais il est assez difficile pour le lecteur inexpérimenté de comprendre par exemple, ce que signifie la note »Anciennes archives de la baronne Juliette de Krüdener d'Oppell« (p. 129, 169). Il faut faire des recherches pour apprendre que les fragments cités ont été publiés d'abord en 1884 par F. Frossard, et depuis ont été considérés comme perdus. De plus, le journal de Juliette cité par F. Frossard n'est pas perdu. Il se trouve

aux Archives historiques de Moscou (GARF), et les noms indiqués dans un des fragments cités par les initiales, y sont données intégralement (Mme E. – Madame Emaynard, la petite C. – la petite Canonville, D. – Dugas. – GARF, fonds 967, inventaire 1, n°5, f°3v°). Le journal de Juliette fournit des détails relativement au séjour de Mme de Krüdener à Paris en 1802–1803. D'après Fr. Ley Charles Frégeville ne revit pas la baronne jusqu'à 1807, mais Juliette le mentionne dans son journal de 1802 tenu à Paris en décrivant ses impressions du théâtre: *Le cher frecheville (sic!) nous a mené au 5me étage dans un oeil de Boeuf où l'on voyoit la lustra dans toute sa beauté, les acteurs comme des souris et le plafond au niveau de sa tête ...* (Ibid., n°4, f° 20v°). Et plus loin: *Je trouve que tous les parisiens ont l'air triste à commencer par notre cher ami Frecheville* (Ibid., f° 21 v°). Peut-être c'est lui qui est indiqué dans ce journal par le nom du héros de «Valérie»: ... *le cher Gustave est ici* (Ibid.).

A la page 71 du livre de Fr. Ley Gaudot est nommé précepteur du comte V. L. Pouchkine, l'oncle du grand écrivain. Mais le poète V. L. Pouchkine n'était pas comte, et dans la lettre de Mme de Krüdener de 18 juillet 1790 où sont mentionnés *M. Gaudot et le comte Pouchkine* il s'agit peut-être d'un des comtes Moussine-Pouchkine. De même ce n'est pas V. L. Pouchkine qui se trouvait à Carlsruhe en janvier de 1814 (en ce temps il était à Moscou). V. L. Pouchkine a probablement visité le salon de Mme de Krüdener en décembre de 1803 lors de son premier et dernier séjour à Paris: cela s'ensuit du journal de Juliette où apparaît un Pouchkine, auteur des vers français et des traductions françaises des chansons russes – V. L. Pouchkine écrivait vraiment des vers français et publia en 1803 quatre traductions des chansons russes dans le «Mercure».

Dans les archives de Mme de Krüdener à Moscou se trouvent aussi la lettre de la reine prusse Louise de 1809–1810 dont seulement «les fragments conservés» cite Fr. Ley, et la lettre de Mme de Krüdener à Alexandre I de 4 avril 1818. En comparant les fragments cités par Fr. Ley avec cette lettre à l'empereur on voit que la copie de l'époque que possède l'auteur du livre n'est pas toujours correcte. On lit, par exemple, chez Fr. Ley: «La relation du tremblement de terre près de Naples est terrible. En Glaris, en Tyrol, on l'entend à cinq heures de distance! Voilà comment tout fut prêché. Les pierres crient, le Seigneur vient, il assemble son peuple» (383). Et dans la lettre conservée à Moscou: ... *la relation du tremblement de terre près de Naples est terrible, un glacier en Tyrol rugit, on l'entend à 5 heures de distance et quand les bâtiments de pierre s'écroulent les coeurs doivent devenir des temples. Les glaciers mêmes parlent. Voilà comment tout prêche, les pierres crieront. Le Seigneur vient, il assemble son peuple* (GARF, 967, inv. I, n°50, f°8 v° et r°).

Le fonds 967 à GARF inclut aussi des essais littéraires de Mme de Krüdener qui sont bien caractéristiques pour son style: «Algithe», «Joël», «Histoire d'une jeune servante», «Histoire de Léonce», enfin quatre cahiers de son œuvre la plus poussée «Eliza» où il y a cette déclaration bien révélatrice, proche à la conception romantique des élus et de la foule: «Les gens supérieurs forment une seule Nation qu'on pouvoit appeler la petite si elle ne paioit pas toutes les dettes de la nombreuse médiocrité. C'est elle seule qui compte pour L'humanité; Elle se compose des gens de tous les paÿs, elle compte Ses quartiers par ses vertus et se fait reconnaître à quelque chose de calme, de simple et d'élevé, comme on reconnoissoit une Statue de Phidias entre toutes celles de ses contemporains» (Ibid., n°40, f°25 v°. L'orthographe de l'original est conservé).

A l'époque soviétique Julie de Krüdener a été considéré comme une phanatique religieuse et une réactionnaire dont l'influence sur la politique d'Alexandre I était nefaste, et ses archives n'ont pas été étudiées comme elles le valaient. Maintenant ces documents pourraient permettre une vue encore plus riche de cette femme célèbre dont le portrait passionnant a peint Francis Ley.

Eléna GRÉTCHANAÏA, Moscou